

## Les revues

La Revue Européenne (octobre 1925) publie une étude sur la jeune poésie Uruguayenne. Nous en extrayons la page suivante écrite par Marcelle Auclair, la délicate poétesse de Transparence.

### LES LETTRES HISPANO-AMERICAINES.

#### La jeune poésie Uruguayenne.

L'Uruguay, le seul pays d'Amérique qui ne soit pas immense, est le plus fécond en poètes. Deux parmi les grands noms de la poésie hispano-américaine sont Uruguayens: Herrera y Reissig, Delmira Agustini. Nous reviendrons à eux. Plus tard, nous parlerons longuement de leur oeuvre. Cette extraordinaire Delmira Agustini a mis dans ses vers toute la fièvre de son exis-

tence tourmentée, tout son génie de l'angoisse. Il serait juste de commencer par eux une étude sur les poètes Uruguayens. Mais, place aux jeunes ! L'Uruguay est le pays de la jeunesse. Montevideo, vue de la mer, est une claire jeune femme étendue au soleil. Les poètes, aujourd'hui, y sont pleins de sève, de hardiesse, de charme. Ils nous tendent des livres sur lesquels la date 1925 est fraîche comme un sourire. Nous ne sommes pas assez pédants pour nous détourner d'eux au nom de la chronologie. Nous voulons savoir de suite ce qu'ils ont à nous dire, nous voulons écouter la jeune voix de la jeune Amérique. Car l'Amérique est plus jeune aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, où ses poètes subissaient toutes les modes littéraires venues d'Europe, et elle sera chaque jour plus jeune, jusqu'à ce qu'elle ait atteint à la pleine conscience d'elle-même et acquis toute son originalité.

Et nous ouvrons le livre d'Emilio Oribe, sur la couverture duquel un oiseau rouge... mais nous ne ferons pas de peine à cet oiseau...

\* \* \*

#### EMILIO ORIBE

« Je suis né en 1893 dans une petite ville de l'intérieur de l'Amérique. Études supérieures faites à Montevideo. Mes premiers livres ont paru dans cette ville et à Buenos-Aires. Au commencement, j'ai subi l'influence de Jules Herrera y Reissig et des symbolistes français. Je me suis émancipé depuis complètement, et mon oeuvre actuelle est originale. Quoique ne faisant partie d'aucun des mouvements d'avant-garde, j'ai de la sympathie pour toutes ces écoles. J'ai parcouru l'Europe en 1920 et 1921 et me suis familiarisé à Paris avec l'atmosphère des chapelles littéraires les plus avancées. Livres parus: *El nardo del ánfora*, 1915; *El Castillo interior*, 1917; *El halconero astral y otros cantos*, 1919; *El nunca usado mar*, 1922; *La colina del pájaro rojo* 1925.

Je vis de ma profession dans une ville de province. En Amérique il est impossible de subsister en ne faisant que de la littérature. Je suis professeur de philosophie élémentaire dans un lycée. Je crois en une poésie américaine, d'essence intime, et non pittoresque. C'est ce que mes derniers chants veulent être.

J'admire actuellement par dessus tout Gongora, Shelley et Mallarmé.

J'ai traduit du français des poèmes de Jammes, Verlaine, Guyau, Verhaeren, Leconte de Lisle.

Dans le mouvement actuel de la poésie hispano-américaine, je ne cache pas mon admiration pour Huidobro.

Je rêve d'habiter quelques temps l'Europe, (Paris ou Madrid), de m'y unir au mouvement intellectuel, orientant mon esprit dans le sens de la libération littéraire de l'Amérique.

J'admire en France, parmi les contemporains, Apollinaire, Valéry et Cocteau.

De tout ce que j'ai écrit, je préfère « La Colline de l'oiseau rouge ».

\* \* \*

Nous aussi. Ses livres antérieurs sont intéressants surtout comme exemples des curieuses évolutions d'une personnalité. *El Castillo interior*, *Nardo del ánfora*, *Las letanías extrañas*, n'apportent rien de nouveau à la poésie américaine. *El halconero Astral* est vraiment le premier livre où s'annonce le poète de *La Colline de l'oiseau rouge*. Mais en se libérant de l'emphase ordinaire aux poètes hispano américains avant 1914 environ, Oribe tombe dans le prosaïsme. *El nunca usado mar* contient déjà de bons poèmes, mais... Emilio Oribe, ou l'Inquiétude... Nous trouvons à la dernière page de *La colina del pájaro rojo* une liste de ses ouvrages qui doivent être réédités définitivement corrigés, et cette note: « La version déjà parue doit être jetée au feu. » Emilio Oribe est un de ces écrivains en constante évolution qui exècent aujourd'hui leur visage de la veille. Sera-t-il un jour aussi sévère pour *La Colline de l'oiseau rouge* qu'il l'est actuellement pour ses premiers ouvrages ? Il essaiera de se surpasser. Mais cette *Colina del pájaro rojo* est un beau livre. On y trouve toujours quelques-uns des défauts d'Oribe, dès la première page, dès le titre. *La colina del pájaro rojo... O pajaro...* est très désagréable à l'oreille. Mais malgré ces taches, le poète peut être satisfait: lui qui « croit à une poésie américaine », il nous en donne de vastes aperçus, avec un sens profond de tout ce que le mot « Amérique » contient et suggère. Il va au delà du détail pittoresque, il sait exprimer l'ampleur, la jeunesse, la force, qui sont l'âme même du nouveau monde. Uruguayen, oui, mais Américain. Il écrit, en vers:

*J'allais, pèlerin  
Des campagnes américaines...*

Il écrit, en prose, en tête de la biographie qu'il a bien voulu nous envoyer:

« Je suis né dans une petite ville de l'intérieur de l'Amérique... »

Songez à un français qui écrirait: « Je suis né dans une petite ville de l'intérieur de l'Europe... » et au sens humain et poétique que cela contiendrait.

Il chante le soleil:

*Le soleil, comme un chef de rebelles,  
galope!  
Il a emporté l'aurore  
toute nue en croupe de son cheval blanc!*

Il chante les vents, les collines:

*L'espace et la lumière  
Et la ligne courbe.  
La tristesse du dernier gaucho  
dans la plaine.*

*La clochette est une fleur sonore.  
Les bêlements du troupeau  
tracent l'arc d'un pont invisible  
concave, allongé.*

.....  
*Les courbes longues  
des collines.*

*Virginité des pages vertes  
Non écrites.*

*L'atmosphère est un temple sans rites.  
La lumière, sur de riches colonnes  
Soutient un ciel rond  
comme une coupole.*

*Désertes, au loin, comme des mers,  
les plaines  
sont transparentes,  
azurées...*

On ne saurait mieux traduire l'impression de grandeur, de pureté, de solitude, qui se dégage des campagnes américaines.

Et n'oublions pas la très belle « Prière pour les Villes Futures ». Devant des immensités comme celles qu'il décrit dans le « Chant des Collines », il nous est arrivé de rêver, nous aussi, aux Villes qui surgiront plus tard. C'est avec émotion que nous avons trouvé chez Emilio Oribe ces strophes finales:

*Un chant à la légende passée,  
un autre à la gloire présente.  
Et l'autre, le meilleur, à la ville rêvée.*

*Comme la voix du patriarche  
Jérémie, loin d'autres âges,  
qui a pleuré sur les murs des villes  
détruites  
et cent fois construites,  
sous le feu de Dieu,  
il est temps qu'une voix géante s'élève,*

*Haute et fondamentale,  
comme il sied à la race d'un prophète barbu,  
à la génération des grandes moissons.  
Tu diras ton mot, o poète,  
aujourd'hui, sur ces plaines  
des nouveaux mondes sud-américains.  
Mais qu'il soit dit  
pour la joie, la douleur ou l'effort  
non des hommes qui ne sont plus,  
mais des hommes  
à venir.*

*Pour ceux qui apporteront  
leur esprit ou leur coeur  
et pour les villes  
qu'ils élèveront ici.*

*Une chanson!  
Une prière!  
à tous les vents,  
aux pieds des invisibles fondations  
des grandes villes qui ne sont pas encore.*

Emilio Oribe est un poète d'une belle inspiration. Il a aussi une belle expression quand le professeur de philosophie qu'il est n'intervient pas en des phrases lourdes et trop abstraites. Mais nous savons quel souci d'évolution l'anime. La poésie américaine peut attendre beaucoup de son effort et de son talent. Un lecteur sud-américain trouvera le mot « talent » assez facile...

Il aimerait mieux que j'écrive « génie »... Mais en français, cela suffit...

\* \* \*

#### FERNAN SILVA VALDES

« Je suis né dans le département de Montevideo en 1889. Mes études universitaires furent courtes. De fréquents et longs séjours à la campagne me firent aimer la nature de mon pays.

En 1913, je fis paraître un volume de vers de jeunesse sans importance, (*Anforas de barro*). Mon second livre, *Humos de incienso*, écrit dans une période où j'étais sous l'influence de toutes sortes de lectures, est artificiel et précieux. Il n'eut pas de succès. Malade, je retournai à la campagne. J'y retrouvai la santé et mon amour pour la vie des champs. Après quelques années où je ne lus aucun poète, j'écrivis *Agua del Tiempo*. Prochainement vont paraître mes *Poemas nativos* où je continue à chanter la campagne de la Plata. Je crois que ce livre marquera le moment le plus intéressant de mon oeuvre.

Je ne lis aucun poète étranger. Dans mes périodes de travail, je ne lis jamais de vers.

FERNAN SILVA VALDES.

\* \* \*

Dans cette courte biographie que Fernan Silva Valdes a eu l'obligeance de nous adresser pour cette « Chronique des lettres hispano-américaines », il ne nous dit pas quels éloges unanimes accueillirent en Uruguay et dans tous les pays de langue espagnole ses poèmes *Agua del Tiempo* (*Eau du temps*). Il est un des plus admirés parmi les poètes qui, se libérant de l'influence européenne, puisent leur inspiration dans cette Amérique qui ne sera vraiment belle aux yeux du monde que lorsque de grands poètes auront exalté sa grandeur et son charme.

« Je t'apporte, chaud de sang, le plus vieux cri du monde », dit Fernan Silva Valdés. Ce cri, c'est l'amour du sol natal, des coutumes traditionnelles de la campagne américaine, c'est l'amour de la femme à laquelle il dit:

*Femme, si mes poèmes ne te plaisent pas,  
Il faut que je te plaise moi-même.  
Car je viens te conquérir en homme.*

.....  
*Je ne t'apporte pas des chansons,  
Je t'apporte des baisers...*

Tous les poèmes de *Agua del tiempo* ont cette allure desinvolte et franche. Vers libre. L'espagnol est vraiment la langue du vers libre, car elle offre au poète, par son rythme et sa sonorité, les plus harmonieuses ressources. Fernan Silva Valdes est un des maîtres de cette manière. Il excelle à composer des poèmes souples et vivants, des poèmes qui nous semblent avoir du sang dans les veines, et qui gardent à la voix ce timbre parlé beaucoup plus émouvant que la déclama-

tion. Il peut décrire de vastes tableaux, il peut évoquer toute la pampa, cela sera toujours dit avec ampleur, mais sans grandiloquence. Ainsi, l'Indien, sa vie, sa mort, sont contenus dans ces quelques vers:

*Il ne savait pas rire, il ne savait pas pleurer;  
Dans la lutte il bramait comme les pumas,  
Et il mourait sans bruit, tout au plus  
En un frissonnement de plumes, comme meurent les  
oiseaux.*

Simplicité. Intimité. Des images parfois un peu lourdes, un peu gauches, de cette exquise gaucherie qui est celle des hommes forts quand ils sont émus:

*Devant toi je ne sais comment me tenir,  
Je suis tellement troublé que je ne trouve pas d'attitude  
Et mon cœur s'agrandit de telle sorte  
Qu'en marchant je butte dans mon cœur.*

Il nous parle de la Guitare, du « rancho », ( maison campagnarde ), du poignard, du « Mate », du Cabaret, du Poncho, du Tango, toutes choses si caractéristiques de l'Amérique du Sud qu'il n'y a pas même de mots français pour les traduire. Quelques vers, et on est pris:

*Guitare,  
Comme tu l'ennuies!  
Avec toutes tes cordes brisées et embrouillées  
Tu sembles une de ces femmes indolentes  
Qui ne se peignent même plus tant elles sont décou-  
ragées...*

La poésie de Silva Valdes parle aux cinq sens. Elle adhère à la mémoire comme un parfum. On peut en oublier les paroles, on en gardera l'émotion. Tel ce poème du Tango qui fait battre le cœur comme autrefois le faisaient battre les premières mesures du « Choclo » ou de l'« Ontario »; ce Tango, qui est « comme un copeau musical, un copeau d'accordéon... »

*Une plainte qui s'allonge  
Nous causant brûlure et plaisir.  
Une musique qu'on respire,  
Qui a une forme courbe et une odeur de femme.*

*Musique primitive mais civilisée;  
Elle chauffe le sang et enivre.  
Une musique étrange  
Qu'on accompagne du corps,  
Et des lèvres et des dents  
Comme si on la mâchait.*

*Ollante comme le miel,  
Lassante sans lasser;  
Elle glisse le long des nerfs comme sur des rails  
Et on la danse en concentrant dans la danse  
Les cinq sens.*

*Tango,  
Dans ta cadence  
Je palpe la dureté vivante du faubourg,  
Comme au travers d'un fourreau de soie  
La lame d'un couteau.*

*Tango milongón,  
Tango compadrón,  
Qu'on danse avec tel plaisir  
Et qui semble pourtant dansé sans plaisir  
Avec une nonchalante lenteur...  
Tu es un état d'âme de la multitude.*

Par l'exemple de ces deux poètes, Oribe et Silva Valdes, on voit que la poésie nettement américaine est, en Uruguay, plus qu'un espoir. Partant d'une même base, se dirigeant vers le même but, des personnalités très diverses se manifestent déjà. Oribe, cérébral. Silva Valdes, intime. Silva Valdes nous montre le tout premier plan des spectacles dont Oribe dépeint le vaste horizon lointain. Toute la sensibilité du sud-américain, sa sensibilité de tous les jours, est dans certains vers de « Agua del tiempo », des vers comme ceux-ci:

*Femme, je te hais;  
Et combien je t'aimerais si je ne te haïssais pas..*

Et ceux-là:

*Une fiancée doit être comme une illusion  
Qu'on peut toucher  
Et embrasser...*

On y retrouve l'esprit, si non la forme, de la « copla » espagnole. Et l'on y sent fort bien que l'âme espagnole est encore vibrante dans tout américain.

\* \* \*

La poésie est féconde en Uruguay. Il nous reste encore quelques beaux poètes à étudier. Nous nous occuperons d'eux dans la prochaine de ces chroniques. Ce seront Ildefonso Pereda Valdes, Pedro Leandro Ipuche, Federico Morador, Sabat Erasty, Nicolas Fusco Sansone, et l'admirable poétesse Juana de Ibarbourou.

MARCELLE AUCLAIR.

Paris, octobre 1925.